NANTES ROUGE OU LA LOIRE SANGLANTE

Du même auteur :

– *Le jeu de loi*
Prix de l'académie de Bretagne, 1983, Éditeur, 1983.
– *Les chevaux dans la ville, 170 ans de courses à Nantes*
Éditions de la Duchesse Anne, 2003.

AVERTISSEMENT

Si Achille, Amélie, Conan, Firmin, Louise et Marie sont des êtres créés par l'auteur, tous les autres noms figurant dans le récit correspondent à des personnages réels replacés dans leur contexte historique.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

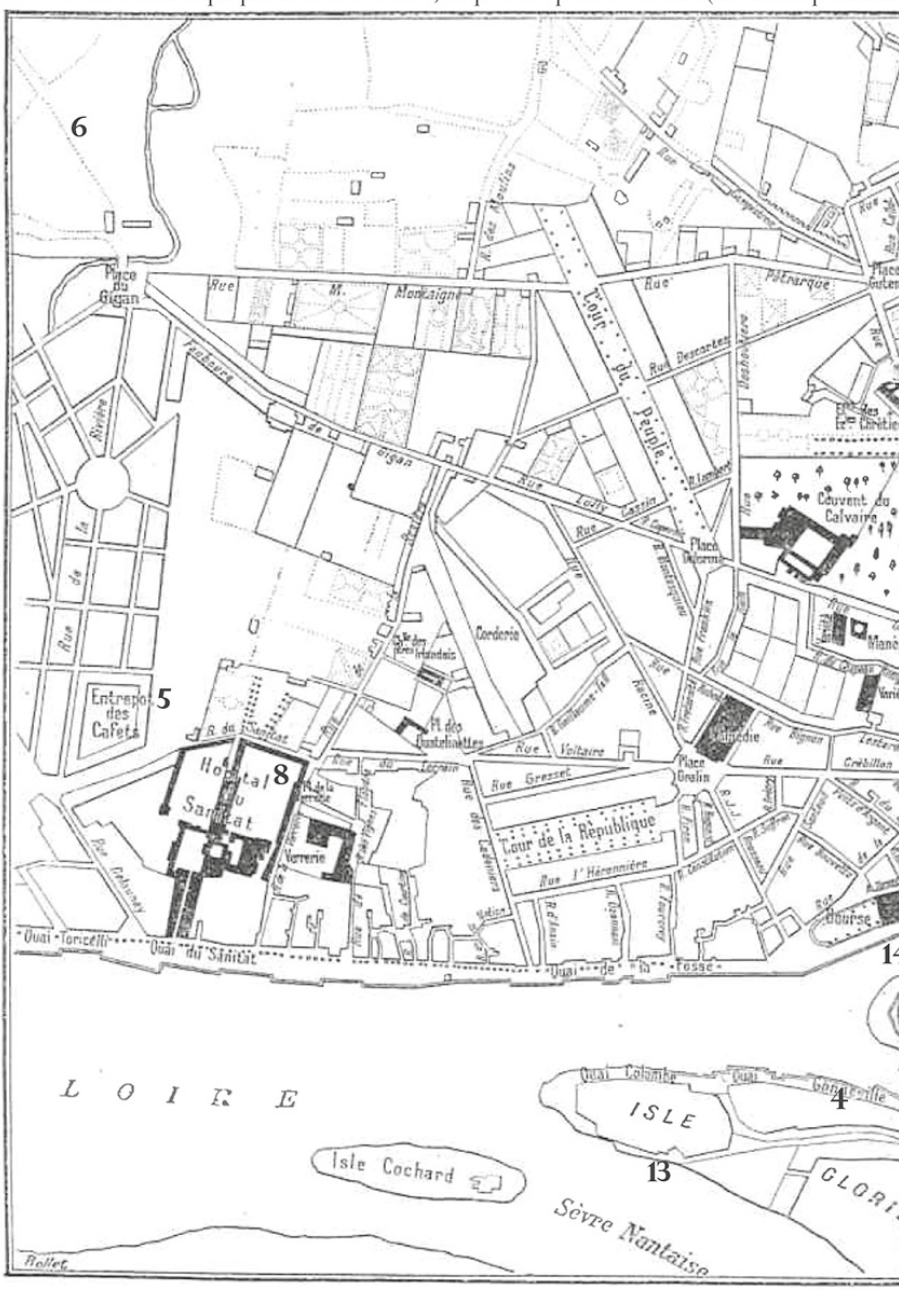
Xavier Cebron de Lisle

Nantes rouge ou la Loire sanglante

Roman

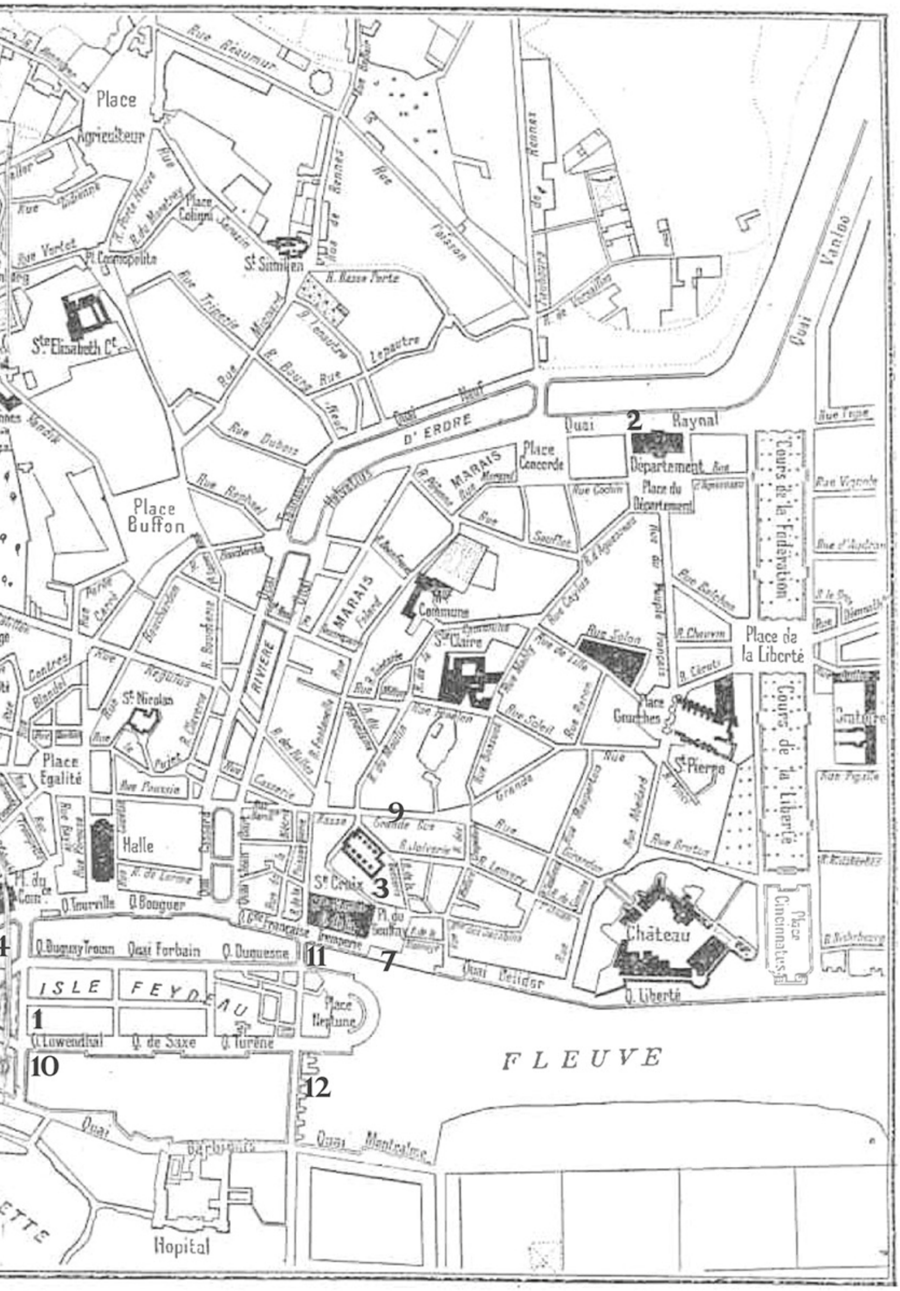
Éditions Persée

Plan de Nantes à l'époque révolutionnaire, d'après un plan de l'an III (Bibliothèque natio



1 - Hôtel de la Villestreux, attribué aux représentants du peuple
2 - Hôtel du département (préfecture actuelle) où siégeait le Comité
3 - Église Sainte-Croix
4 - Hôtel Deurbroucq
5 - Entrepôt

nale, cabinet des estampes)



6 - Carrière de Gigan
révolutionnaire
7 - Le Bouffay
8 - Hôpital du sanitat
9 - Basse rue Grande
10 - Pont Maudit
11 - Pont d'Aiguillon
12 - Pont de la Belle Croix
13 - Maison de conan
14 - Pont de la Bourse

INTRODUCTION

La Loire ! C'est au bord de l'une de ses rives que j'ai vu le jour et c'est le long de ces mêmes rives que j'ai effectué toute ma carrière professionnelle. La Loire a donc été ma compagne tout au cours de mon existence.

Dès mon enfance, elle a fait partie de mon cadre de vie ; très vite elle est devenue mon amie, sous ses divers aspects capricieux et changeants avec son petit peuple si particulier de mariniers et de pêcheurs qui jouait avec elle.

En grandissant, j'ai appris qu'elle avait été le fleuve de nos Rois auxquels elle souriait en passant au pied de leurs beaux châteaux. Hélas ! Vint aussi la terrible révélation : lors d'une époque nauséeuse et cruelle ma chère Loire était devenue la complice de meurtriers aussi fous que sanguinaires !

Alors j'ai voulu savoir et comprendre comment on avait sali mon amie et c'est ainsi que très vite, lecteur encore en culotte courte, je suis devenu, non pas un historien mais un passionné de l'Histoire.

Ce fut cette passion, et l'âge aidant, qui me fit découvrir le rôle de ma ville à l'époque révolutionnaire jusqu'au jour où, à la lecture d'un livre rare, je me heurtai à l'horreur absolue. Non seulement Nantes avait noyé en Loire des milliers de gens, sans distinction d'âge ni de sexe, mais aussi elle avait tué sur sa place du Bouffay des gamins de treize et quatorze ans !

Au temps de cette découverte, j'étais devenu grand-père et en regardant mon petit-fils, je me révulsais à l'idée de le voir, lui aussi, monter à l'échafaud avec sa chemise au col grossièrement tailladé et les mains

liées derrière le dos. Cette vision qui souvent me hantait, il fallait sinon l'oublier, tenter, au moins, de l'exorciser.

C'est pourquoi j'ai pris ma plume dans le seul but que mes petits-enfants, eux au moins, sachent jusqu'où pouvait aller l'ignominie humaine qui ne datait ni des camps nazis ni du goulag.

À ma grande surprise mes personnages, vrais ou fictifs, m'entraînèrent malgré moi dans leur contexte que je connaissais si bien.

Peut-être, à mon insu, était-ce les âmes de ces petits guillotinés ainsi que celles de ces milliers de noyés qui me dictaient ces pages de *La Loire sanglante* en guise d'humble témoignage, à défaut du mémorial que l'on n'a jamais daigné leur élever.

Xavier Cebron de Lisle

I

Ce matin-là en s'éveillant, Achille pressentit que la journée serait mauvaise. Cela faisait trop longtemps qu'il ruait, refoulant toujours plus avant cette vérité dont l'heure pourtant avait déjà sonné dans les profondeurs de son subconscient. Oui, il le sentait, ce jour anniversaire ne passerait pas sans qu'il n'ait à rendre les armes. Cependant, il avait lutté.

Pour se distraire et tenter d'endormir la bête noire qui grouillait en lui, il avait passé la matinée à parcourir son hôtel.

Après les bureaux et resserres de l'entresol, il s'était longuement attardé dans les entrepôts du rez-de-chaussée où quelques denrées coloniales exhalaient encore, à travers les fortes caisses, tous les parfums des « isles » ; puis il avait plongé dans les caves. Il y avait là de quoi saouler toute la ville mais aussi, en ces temps incertains, de quoi se faire guillotiner sur le champ au titre d'accapareur. De cela, Achille n'avait cure.

Les dames-jeannes bien calées dans le sable, les fûts de rhum de Bourbon et de l'Isle de France alignés sur les tins surélevés en prévision des crues de la Loire constituaient à eux seuls une fortune considérable qui, pourtant, ne représentait que la petite partie émergée des biens du maître. En effet, ces caves avaient été conçues dès l'origine pour tenir lieu de coffre-fort dans les époques troublées. Mais seuls les propriétaires se transmettaient de père en fils le secret de ces lieux sombres.

Achille, armateur de la troisième génération, savait que dans sa caverne, en plus d'une partie de son argenterie récemment enfouie, dormait là, dans l'attente de jours meilleurs, de quoi s'offrir toute une

flottille de jolis navires et, pourquoi pas, une ou deux autres Folies avec ses terres alentours.

Ces perspectives dorées le déridèrent un instant et, en remontant vers ses appartements, il rêvait encore aux carènes neuves sentant le goudron et le bois résineux ; parmi le grincement des poulies et le claquement des voiles il entendait les dernières clameurs de l'appareillage et voyait les grandes cathédrales de toiles glisser doucement avec le jusant pour disparaître mât sur mât derrière la butte de l'Ermitage.

« Allons ! pensait-il en se mettant à table, il faudra bien que ce temps-là revienne ! »

Pendant son dîner solitaire, il navigua ainsi sur ses bateaux de rêve endormis dans ses caves. Firmin, en le servant, n'en revenait pas… Monsieur souriait !

Hélas, l'embellie ne devait pas durer. La réalité lui sauta dessus comme un animal enragé :

« Ma parole, je deviens fou ! Est-il possible de rêver ainsi en une telle époque ? » Pour toute réponse, il ressentit en lui les grouillements de la bête noire ; endormie l'espace d'une matinée la voici qui se réveillait plus vigoureuse que jamais. Alors de guerre lasse, Achille ouvrit la porte de la cage et laissa pêle-mêle tous les souvenirs remonter en surface.

Tassé dans sa bergère, le poing fermé sur la timbale d'argent où tiédissait son rhum, l'armateur accepta enfin de regarder la vérité en face. Comme le tronc d'un arbre qu'il voyait de sa fenêtre dériver en Loire, lui aussi flottait au fil des événements, emporté par les hasards du torrent de folie qui déferlait sur sa ville et son pays.

Il se souvenait. Comme il y avait cru à cette aube nouvelle si riche de radieuses promesses qui, en cet été 1789, s'était levée dans le poudroiement d'une lumière régénérée !

Faisant, avec ceux de son cercle, partie de ces encyclopédistes éclairés qui, au cours de discussions enflammées, reconstituaient à leur usage un univers idéal, Achille s'était vraiment pris pour un thuriféraire du siècle des Lumières. Supportant mal le trône et méprisant l'autel, il avait salué avec enthousiasme les premières innovations venues de Paris.

Quelle excitation avait été la sienne au cours de ces deux années où chaque jour apportait sa moisson de mesures nouvelles. Et, comme Un

bonheur n'arrive jamais seul, c'était à cette période euphorique qu'à quarante ans il avait engendré son premier enfant qui, il n'en avait jamais douté, serait un fils. Une seule ombre pourtant venait ternir ces temps idylliques : son épouse, qu'il adorait, semblait bien peu encline à partager l'allégresse débordante de son mari. Au début, il avait mis cette réserve sur le compte de l'obscurantisme arriéré de cette noblesse terrienne dont sa femme était issue, mais au fur et à mesure que se déroulaient les événements, force lui avait été de constater que sa chère Louise, qui ne fut jamais agressive, devenait de plus en plus réservée.

La belle cérémonie du 24 juin 1790 sur la place de la Liberté qui consacrait la fédération des troupes de la ville et du département, l'avait laissée de marbre et lorsque le 23 août suivant, revenant du banquet servi dans les bosquets des capucins en l'honneur des représentants anglais amis de la révolution, il lui avait fait le récit de cette fête et démontré les larges perspectives de paix et de prospérité que de telles manifestations pouvaient ouvrir, elle avait eu pour lui le plus joli de ses sourires désabusés :

« Mon pauvre Achille, vous l'armateur, ne comptez pas trop sur l'Angleterre pour faciliter votre commerce ; croyez-moi, les Anglais se réjouissent aujourd'hui, comme vous, de ce qui se passe dans le royaume mais pour d'autres raisons ; leurs intérêts commandent que ces troubles se développent, peut-être même y aideront-ils à leur manière. Si j'étais vous, j'y regarderais d'un peu plus près et je veillerais à la sécurité de mes navires. Je vous le dis, l'Angleterre d'une façon ou d'une autre nous fera payer avec usure l'indépendance de l'Amérique. »

Ce discours sur le moment l'avait irrité mais il avait su garder son calme. Ayant découvert son épouse sous un autre jour, il se souvenait que c'était à partir de ce jour qu'il avait pris goût aux discussions politiques en ménage.

Son interlocutrice, douce et patiente, ne se livrait pas avec la fougue voire l'aveuglement de ses amis du cercle mais ses propos, sans emphase ni brillance, étaient toujours marqués du bon sens et de réalité. Cette nouvelle épouse qu'il découvrait l'enchantait tout autant que celle qu'il connaissait déjà ; avec enjouement elle lui faisait sentir sa lourdeur et sa cécité mais en revanche acceptait en riant de se faire taxer d'obscurantiste.

Toutefois, avec son courage tranquille, l'obscurantiste n'allait pas tarder à annoncer la couleur. Le jour où Monseigneur de La Laurencie avait éconduit la députation venue lui demander de se soumettre à la constitution civile du clergé[1], elle s'était tu mais lorsque le 13 mars 1791, les électeurs de neuf districts de Loire-Inférieure, réunis au couvent des Dominicains s'occupèrent d'élire un nouvel évêque et que le lendemain en la cathédrale fut proclamé élu le sieur Julien Miné curé de St Denis, la douce Louise cette fois prit les devants et aborda son homme, qui s'était bien gardé de clamer la nouvelle :

« Achille, j'ai appris que l'on avait osé remplacer Monseigneur par ce misérable curé Miné. Je vous ai toujours su gré de votre attitude à mon égard concernant la religion et je sais que de vous je n'ai rien à craindre, mais je tiens à vous dire que quoi qu'il arrive, en dépit des périls que je pourrais courir, je resterai fidèle à l'Église de mes pères, l'Église de Rome, et jamais je ne me prêterai à cette sorte de culte national servi par des renégats que l'on veut nous imposer au nom de la liberté ; toutefois je ferai mon possible pour ne jamais vous compromettre. Achille ! Je le sens, nous allons vivre de tristes jours. »

Suivant son habitude, Louise avait dit cela calmement, sans le moindre éclat de voix, mais pour la première fois son mari avait vu passer dans les beaux yeux une lueur d'infinie tristesse. Il aimait trop sa femme pour envisager un instant qu'elle puisse être malheureuse, aussi, à dater de ce soir-là, tenta-t-il de garder pour lui les événements alarmants et de ne rapporter à son foyer que des nouvelles apaisantes, mais ni l'un ni l'autre ne furent dupes de cette comédie. Elle voyait bien qu'il ne lui racontait plus tout ce qu'il savait, et lui constatait également qu'elle connaissait des faits qu'il ne lui rapportait pas.

Comment avait-elle su que le 28 mai les sœurs du Sanitat qui avaient refusé de suivre la procession des prêtres assermentés, avaient été fouettées par des mégères ? Qui lui avait dit que les religieuses des Couëts avaient été chassées de leur couvent par la populace ? Comment avait-elle connaissance des menaces de plus en plus précises qui planaient sur les prêtres non-jureurs ? D'où lui venaient ces nouvelles sur l'agitation des campagnes ? Enfin le 22 juin au soir, qui l'avait prévenue du départ du Roi et de sa famille alors que la nouvelle venait à peine de parvenir au Conseil du Département ?

1 – Le 18 novembre 17.

Longtemps il s'était posé ces questions sans jamais oser lui demander ses sources. Vivant intensément le bouillonnement de l'époque, aveuglé par ses rêveries politico-philosophiques, il ne prenait pas garde qu'autour de lui des simples s'interrogeaient, s'inquiétaient, souffraient.

Firmin et Amélie étaient de ceux-là. Ce ménage vendéen, seuls domestiques qu'il avait gardés en ville, était un héritage de son père et à ce titre faisait partie des meubles. Consciencieux, ponctuels, discrets, ces deux vieux, encore très verts pour leur âge, servaient le maître avec un dévouement ancestral qui puisait ses sources au sein de ces valeurs qu'aujourd'hui, précisément, on remettait en cause.

À l'exclusion de leurs activités ancillaires, Achille n'avait jamais pensé que ses domestiques puissent avoir une vie propre ; les ayant toujours vus, il n'avait jamais songé à les regarder !

Si Firmin et Amélie servaient Monsieur avec fidélité, en revanche, ils vouaient un culte à Madame. Celle-là, elle savait regarder les humbles, les écouter, leur parler. Monsieur, on savait ce dont il avait besoin ; Madame, on venait à elle quand on était dans le besoin. Le voltairien parlait du peuple avec emphase mais ne le connaissait pas ; elle, l'aristocrate attardée, communiait d'instinct avec les petites gens. Alors tout naturellement, quand les temps devinrent incertains, Amélie qui ne comprenait pas fit part de ses inquiétudes à Madame. Tandis qu'Achille s'échauffait la bile à son cercle, courait les réunions de notables, Firmin, après ses courses, venait faire son rapport à « Not'maîtresse » ; le vendéen qui connaissait sa ville et ben du monde, faisait toujours ample moisson de nouvelles qui n'étaient pas que des ragots.

Lorsque les événements devinrent plus tragiques et que les vrais prêtres durent se mettre en sécurité, Firmin, au courant des caches partait son panier sous le bras pour distribuer linge et victuailles aux proscrits, et à son retour on savait où et comment toucher tel ou tel abbé, les lieux, la date et l'heure de la prochaine messe etc.

Pendant que le vieux domestique effectuait sa tournée de jour en jour plus périlleuse, là-haut dans le salon du bel hôtel du quai de Saxe, Louise et sa servante, unies par la même foi, récitaient leur chapelet.

Tout cela Achille ne devait l'apprendre que plus tard quand tout serait consommé mais en se remémorant cette comédie qui s'était jouée

dans son dos sans qu'il ne se doute jamais de rien, il ne put s'empêcher d'esquisser un pâle sourire : pauvre, chère et tendre Louise !

Et pourtant, ce début d'année 1792, pour lui qui ne voyait jamais les nuages, paraissait plein de promesses. À son avis et vue de Nantes, la révolution était maintenant faite. Certes, quelques points de détails restaient encore à régler mais on pouvait compter sur le bon sens et l'honnêteté du Roi pour que ces petits litiges subsistants ne dégénèrent pas et enfin le commerce allait reprendre. Il y avait bien eu cette déclaration de guerre au mois d'avril mais justement elle allait être l'occasion permettant à cette nation rénovée de retrouver l'unité autour de son Prince. En plus ce fut au cours de ce printemps qu'un soir Louise lui annonça qu'à n'en point douter elle attendait un enfant. Elle avait bien dit « un enfant » mais lui illuminé par l'annonce avait tout de suite traduit « un Fils ».

Éperdu, fou, oui fou de joie – oh comme il s'en souvenait ! – il n'avait plus su où donner de la tête tant les projets et les visions de toutes sortes l'avaient assailli d'un coup. Pour une fois, il avait fallu que Firmin et Amélie participent à sa liesse ; avec des cris et des rires, il les avait sortis de leur antre pour aussitôt dépêcher son domestique vers les caves afin d'y quérir les meilleures bouteilles pour le souper – et elle, l'héroïne du jour, mais oui ! il ne l'avait pas remarqué, mais elle était un peu pâlotte avec des traits tirés et des yeux cernés : il fallait qu'elle se repose, mieux, qu'elle aille au grand air à la campagne… Si j'avais su, j'aurais gardé Alphonse et la grande voiture… Ah ! J'y pense, le berceau ! Mais il faut faire un berceau ! Ce soir il est trop tard : dès demain, j'irai voir Grégoire pour qu'il passe choisir à l'entrepôt l'acajou qu'il faudra… Je vais lui dessiner ce que je veux : on lui donnera une forme de navire avec un mât et une petite vergue pour bien écarter le voilage…

Louise, toujours souriante, avait attendu que son cyclone de mari se calme quelque peu pour le ramener sur terre :

« Mais Achille, ce sera peut-être une fille !

— Ah ! », avait-il fait, en restant la bouche ouverte, comme une carpe qu'on vient de jeter sur l'herbe ; mais il avait vite repris son souffle : « Si c'en est une, croyez-moi elle ne manquera pas de prétendants ! »

Et il était reparti sur la dot, les bijoux, les robes, le mariage, l'hôtel qu'on construirait à Nantes et le château à la campagne…

Mon Dieu, qu'il avait pu être heureux ce soir-là ! À trois reprises, avant de se coucher, il était revenu dans la chambre de son épouse, d'abord pour la remercier encore une fois de la grande joie qu'elle lui faisait, puis pour être sûr qu'elle ne manquait de rien enfin pour vérifier que le fil de la sonnette était dégagé et son cordon convenablement à portée de sa main.

Dans la nuit il avait pensé que son idée de campagne n'était peut-être pas très judicieuse. Certes, les Grands-Bois n'étaient qu'à six lieues de Nantes mais on y était bien loin de tout et ne valait-il pas mieux attendre que cette effervescence paysanne se calme tout à fait avant d'envisager un tel séjour ? Et puis, dans l'état ou était Louise, ces longs voyages en calèche par de mauvais chemins étaient-ils si recommandables ? Tout compte fait, un été à Nantes où l'on avait tout sous la main paraissait préférable :

« En revenant de chez Grégoire, je passerai chez le médecin pour voir ce qu'il en pense. »

On était donc resté à Nantes. Les événements d'août montrèrent brutalement à Achille que sa révolution n'était pas terminée et en septembre, ce fut pire encore.

L'armateur qui ne vivait plus que dans l'attente de son héritier, s'inquiétait surtout de la santé de la future mère, particulièrement affectée par la répression religieuse qui se durcissait. Les religieux étaient expulsés de leur couvent que l'on transformait aussitôt en magasin ou en prison. Tous les jours, Firmin signalait l'arrestation de nouveaux prêtres, et un matin il rapporta que ceux qui jusque-là étaient détenus à la communauté St Clément, avaient été transférés au château où les conditions étaient précaires.

Louise s'indigna quand elle apprit que dans sa séance du 19 septembre le conseil général avait désigné deux commissaires, Videment et David, afin d'examiner si le bronze qui se trouvait dans la cathédrale était bon pour faire des canons ; et il en fut de même quand le 20 novembre, un ingénieur fut chargé de faire transporter à la Monnaie les plaques de cuivre et de fonte tombale de la cathédrale et de la collégiale Notre-Dame.